

# Présentation

Roger Perron et Sylvain Missonnier

La psychanalyse est née de l'esprit d'un homme, Sigmund Freud, il y a un peu plus d'un siècle. Cela advint entre les *Études sur l'hystérie*, 1895 et *L'Interprétation des rêves*, 1900, avec dans l'intervalle quelques publications théorico-cliniques qu'on peut considérer comme les pierres de fondation de l'édifice. Cela fit peu de bruit d'abord, un énorme vacarme ensuite : si l'on demande « Freud » sur Internet, on obtient (en ce jour de mai 2014) quatorze millions six cent mille réponses...

Freud lui-même a beaucoup publié, et plus encore écrit (vingt mille lettres, dont la moitié environ nous est restée) ; à cela s'est ajouté le travail des premiers disciples (Jones, Abraham, Rank, Adler, Ferenczi, Jung...), zélés à défendre la Cause par leurs propres publications. Après la Première Guerre mondiale la psychanalyse a pris la dimension d'un mouvement international, et plus encore après la Seconde. L'*Association psychanalytique internationale* compte aujourd'hui dix mille membres, et d'autres sociétés psychanalytiques, aux contours parfois un peu flous, augmentent ce nombre. Tout cela publie et produit une marée de livres et un océan d'articles dans des revues spécialisées.

Alors, pourquoi ce Cahier ? À cette question, deux réponses majeures : la première naît précisément du vacarme ; la seconde est qu'il s'agit aujourd'hui d'une longue histoire, qu'il vaut la peine de réexaminer.

La première réponse naît précisément du vacarme. Dès ses origines et toujours ensuite, la psychanalyse a été attaquée, et souvent avec une passion qui suscite chez ses défenseurs une réaction tout aussi passionnée. Elle a été taxée d'immoralité, d'abus d'interprétations sexuelles – ou d'interprétations tout court – de sectarisme, d'abus de pouvoir – ou au contraire d'inefficacité –, de non-scientificité, etc. Depuis un siècle on annonce la mort de cette vieille dame sans cesse renaissante. Elle se défend, parfois bien maladroitement.

À considérer cette longue histoire, on voit que, en fait, l'attaque et la défense ont porté sur les trois plans énoncés par Freud lui-même pour définir la psychanalyse. Cette définition de la psychanalyse, qui date de 1923, reste sa définition officielle (dans les statuts mêmes de l'*Association internationale de psychanalyse*, créée en 1910) : « Psychanalyse est le nom : 1) d'un procédé d'investigation de processus psychiques qui autrement sont à peine accessibles ; 2) d'une méthode de traitement des troubles névrotiques qui se fonde sur cette investigation ; 3) d'une série de conceptions psychologiques acquises par ce moyen et qui fusionnent progressivement en une discipline scientifique nouvelle. »

Les controverses ont en effet porté :

- Sur la méthode d'étude des processus psychiques, en tant qu'ils sont abordés au cours d'un dialogue entre deux personnes cadré par les règles très particulières du dispositif divan-fauteuil inventé par Freud ; et surtout sur la définition même de ces processus psychiques « à peine accessibles autrement », c'est-à-dire, en clair, inconscients. Les critiques ont dès lors mis en cause la subjectivité de l'observation, et surtout souligné que, si l'objet même

de la psychologie est d'examiner la vie de l'esprit, il est contradictoire de dire qu'une bonne partie de cette vie échappe à l'examen. À cela le psychanalyste a répondu inlassablement en précisant le fonctionnement du cadre et en décrivant les processus observables en son sein, et surtout en posant l'hypothèse de processus inconscients comme fondamentale.

- Sur la technique thérapeutique : on a voulu montrer que la cure psychanalytique est, au mieux, inefficace, au pire nuisible, dans tous les cas inutilement longue, lourde et coûteuse. À l'encontre de ces attaques, le psychanalyste s'est attaché à mettre en valeur ses succès, parfois avec un certain optimisme qu'on n'a pas manqué en retour de lui reprocher (Freud lui-même, animé de la foi du combattant, avait donné quelques exemples de cette imprudence) ; il a fait valoir par ailleurs que l'action du psychanalyste déborde aujourd'hui largement le seul dispositif divan-fauteuil. La diversité actuelle des dispositifs psychanalytiques pertinents illustre d'ailleurs la fécondité heuristique du modèle. Il reste que les controverses sur l'efficacité thérapeutique de ces actions psychanalytiques ont pris une grande ampleur depuis une quinzaine d'années, et, dans le cadre d'intérêts sociétaux et financiers considérables, un tour particulièrement vif et souvent très déplaisant.
- Sur le corpus de propositions par là même élaborées au nom d'une science *sui generis* : ce corpus a été inlassablement discuté, réfuté, déclaré invalide, etc., au niveau de chacune des hypothèses de base comme au niveau de la construction d'ensemble, ceci sous les chefs d'arbitraire, d'incohérence, d'invalidité au regard des règles de la démarche scientifique, etc. ; et ce corpus théorique a été non moins inlassablement argumenté, défendu, réaffirmé, sous de tout autres logiques – si autres que tout ceci semble bien relever du dialogue de sourds.

Encore se limite-t-on ici aux dialogues entre gens de bonne foi, ou qui tentent de l'être. Ces débats de bonne foi sont trop rares, car le parti-pris n'y est que trop fréquent. Le psychanalyste qui tente d'y penser et de s'y exprimer clairement se retrouve parfois atterré face à la méconnaissance de ce qu'est réellement à ses yeux la psychanalyse, face à la surdité d'un discutant qui, fort de ses certitudes, ne peut se concevoir qu'adversaire. Mais le psychanalyste lui-même n'est pas exempt de reproches : gagné par la fièvre de la controverse, il risque de céder au classique péché de la formation réactionnelle qui conduit à affirmer ses certitudes à mesure de l'incertitude ; il peut user d'un langage hermétique par où il se donne la satisfaction d'une illusoire supériorité ; il peut abuser d'arguments d'autorité invoquant des maîtres prestigieux, et d'abord Freud lui-même ; il risque de tomber dans cet argument particulièrement détestable « si vous n'avez pas l'expérience du divan vous ne pouvez pas comprendre » ; etc. Il risque alors d'apparaître, au mieux comme le zéléteur d'un rite initiatique, au pire comme le tenant d'une secte.

Le tableau s'aggrave d'une ambiguïté née avec la psychanalyse elle-même, et qui a tissé toute son histoire : s'agit-il d'une thérapeutique, c'est-à-dire d'une technique de soins psychiques, à inscrire dans l'ordre de la médecine et pratiquée par des médecins ou sous strict contrôle médical... ou, bien plus largement, d'une démarche de prise de possession de soi-même, de l'aventure d'un voyage intérieur où chacun peut chercher les voies de son propre accomplissement ? Les deux, avait clairement répondu Freud ; mais la controverse ne s'en est pas moins développée, au sein même de la psychanalyse ; elle dure encore.

Le tintamarre devient insupportable dans les dimensions médiatiques ou fleurissent les pires polémiques : des quotidiens publient de façon récurrente des articles sur la mort de la psychanalyse, des magazines à grand tirage titrent sur « la guerre des pys », des émissions de télévision confrontent à ma gauche le psychanalyste et à ma droite son accusateur, voire se font un joli succès des livres qui, aux limites de la science-fiction, dénoncent les méfaits d'une diabolique mafia freudienne responsable de souffrances et même de morts innombrables, depuis les

autismes infantiles dont on accuse les mères jusqu'aux toxicomanies privées de soins... Dans ces champs médiatiques alors règnent les batteurs d'estrade, en des combats douteux où la psychanalyse se trouve absurdement accusée mais bien mal défendue à coups de pavés de l'ours.

Les questions soulevées par Freud méritent mieux. À la question : pourquoi lui consacrer ce Cahier, voici donc une première réponse : nous avons voulu nous inscrire à l'écart de ces désolantes polémiques ; nous avons souhaité décanter la réflexion des passions dont elle s'est trop souvent grevée pour situer sereinement quelques axes de réflexion sur et à partir de l'œuvre d'un homme, Sigismond Schlomo Freud, qui a marqué son temps.

Il s'est écoulé cent soixante ans depuis sa naissance (1856), soixante-quinze ans depuis sa mort (1939). Voici donc une seconde réponse : Freud appartient à l'histoire. Il n'est pas né de rien, sans attaches, sans origines. C'est une évidence qu'il faut rappeler, car une certaine légende s'est ébahie de ce météore qui serait tombé du ciel sans préavis, comme dit-on Athéna naquit tout armée du cerveau de Zeus (ou, autre version, de la cuisse de Jupiter). Le mythe de cette éclosion sans origines est une bien naïve illusion, née de la ferveur des premiers disciples, et des combats qu'alors ils avaient dû mener. Mais tout aussi naïve est l'illusion symétrique entretenue par des détracteurs de Freud qui prétendent faire éclater la vérité en rendant à l'homme Freud sa dimension humaine et historique, qu'auraient caché ses zéloteurs. Ces prétendues « révélations sur Freud » ne sont bonnes qu'à d'éphémères mini-scandales. Tout le monde peut tout savoir, ou presque, sur l'homme Freud, à condition de prendre la peine de s'en informer. C'est à rassembler ici quelques éléments de cette information que nous nous sommes attachés.

La visée est de situer les déterminants et la portée de l'œuvre de Freud dans la culture occidentale, compte tenu du recul dont nous disposons aujourd'hui. La psychanalyse y est apparue comme un produit du XIX<sup>e</sup> siècle, née à la confluence d'influences culturelles, de mouvements scientifiques, de traditions philosophiques, de mouvements sociaux, etc., qui lui ont donné, via l'homme Freud, sa figure particulière. Cette œuvre aura fortement contribué à modeler le siècle suivant.

L'anecdote est symbolique : la *Traumdeutung*, le livre que Freud avait voulu la grande œuvre fondatrice de la psychanalyse, est parue à l'automne 1899 ; mais l'éditeur, Deuticke, a préféré la dater de 1900, aube de temps nouveaux...

On se propose donc d'organiser ce volume sur le thème « Freud résonateur », par analogie avec le « résonateur » dispositif physique qui vibre en réponse à des actions du milieu, choisit et transforme ces vibrations selon des lois qui lui sont propres, et qui en retour fait vibrer son entourage selon de nouvelles fréquences. Cette métaphore est utile pour évaluer la vie et l'œuvre d'un Sigmund Freud né en 1856 et à bien des égards produit du XIX<sup>e</sup> siècle, mort en 1939 au cœur d'un XX<sup>e</sup> siècle qu'il aura puissamment contribué à modifier.

À l'aube du XXI<sup>e</sup> siècle, quel regard pouvons-nous porter sur la vie et l'œuvre d'un homme si lointain et si proche ?

*Les textes de S. Freud reproduits dans ce Cahier ont été traduits par deux équipes, l'une étant dirigée par P. Cotet, l'autre par J. Laplanche. J. Altounian, A. Bourguignon et A. Rauzy ont participé de bout en bout au travail des deux équipes. O. Bourguignon et G. Goran n'ont fait partie que de l'équipe de J. Laplanche, ces textes ont été publiés pour la plupart dans Résultats, idées, problèmes, PUF, t. 1 (1984) et 2 (1985). « Le poète et l'activité de fantaisie », issu des Œuvres complètes, PUF, t. 8, a été extrait de Sigmund Freud, Freud et la création littéraire, choix de textes, PUF, coll. « Quadrige », 2010. Les lettres à André Breton sont issues des Œuvres complètes, PUF, t. 19.*



I

*Personalia*



# L'enfance perdue de Sigismund Schlomo Freud

## Un effet de la latence ?

Bernard Golse

Il y a plusieurs manières d'appréhender la biographie de S. Freud.

Soit on le fait d'un point de vue purement événementiel, c'est-à-dire d'un point de vue historique et factuel, soit on le fait dans la perspective de mieux comprendre les liens entre l'histoire de l'homme et l'histoire de son œuvre.

Cette seconde approche rencontre très vite d'énormes limites, car il ne saurait être question de faire l'analyse de S. Freud en différé, démarche qui apparaît comme bien évidemment vouée à l'échec, mais surtout comme éminemment condamnable d'un simple point de vue éthique.

E. Jones a tenté, en son temps, une synthèse de ces deux perspectives en tenant compte des liens personnels qui avaient été les siens avec S. Freud.

O. Mannoni nous a montré une autre voie qui consiste à partir des liens que S. Freud a lui-même suggérés ou établis entre tel ou tel événement de son histoire personnelle et tel ou tel aspect de ses découvertes scientifiques ultérieures, et ceci notamment dans ses lettres ainsi que dans son texte relativement tardif intitulé « Ma vie et la psychanalyse ».

Quelle que soit la perspective adoptée, la petite enfance et l'adolescence de S. Freud sont relativement bien connues des historiens et des psychanalystes, et un certain nombre de documents sont désormais disponibles à leur sujet tandis que la période de l'enfance proprement dite – si l'on entend par enfance la période couvrant approximativement l'œdipe et la latence – demeure quant à elle, aujourd'hui encore, moins accessible et de ce fait plus énigmatique.

Il est possible que des données supplémentaires concernant cette période puissent un jour être livrées à notre réflexion, mais tel n'est pas le cas aujourd'hui, et qu'il en soit encore ainsi est, en soi, un objet de réflexion qui réclame, nous semble-t-il, toute notre attention. De la même manière, les données et les réflexions de S. Freud lui-même sur sa période de latence sont plus rares que celles ayant trait à sa toute petite enfance et à son adolescence. E. Jones écrit ainsi :

Freud a dit, par la suite, qu'il ne gardait qu'un souvenir très confus de ce qui lui était arrivé entre sa quatrième et sa septième année et que selon S. Freud lui-même, ce furent de dures années dont il ne vaut pas la peine de se souvenir.

Tout se passe donc, en quelque sorte, comme si le refoulement propre à la période de latence avait exercé ses effets sur les traces mêmes – collectives ou personnelles – de cette période particulière de la vie de S. Freud.

Enfance perdue ou enfance refoulée ?

La question est ouverte, mais les processus de la latence exercent peut-être, ici, leur « force de pénétration agie » (R. Roussillon) sur le processus même d'historicisation de la vie de S. Freud, et c'est ce que nous souhaiterions faire sentir au fil de ces quelques pages.

## LA FAMILLE DE S. FREUD

La famille maternelle de S. Freud était originaire d'Odessa d'où elle avait émigré pour s'établir à Vienne, et sa mère, Amalia Malka Freud-Nathanson, est née le 18 août 1835.

Elle épouse le père de S. Freud, Jakob Kolloman Freud, le 29 juillet 1855, alors que celui-ci a vingt ans de plus qu'elle.

Jakob est né à Tysmenitz, en Galicie, territoire de la Pologne orientale, la famille paternelle de Freud étant généralement dite originaire de Cologne, ce qui n'est pas certain.

Jakob Freud, à l'âge de 17 ou 18 ans, avait épousé en 1832, à Tysmenitz, une première femme, Sally Kanner dont il avait eu deux fils, Emmanuel (né en 1832) et Philipp (né en 1834 ou 1836), un troisième fils et une fille étant morts très jeunes.

Les deux demi-frères de S. Freud sont donc beaucoup plus âgés que lui (de plus de vingt ans) et S. Freud se trouvera être ainsi plus jeune que ses neveux, ce qui, selon certains, serait l'un des éléments qui l'auraient amené ultérieurement à se montrer fort intéressé par la circulation du désir au sein des systèmes familiaux.

Certains documents d'archives laissent en outre penser qu'entre son mariage avec Sally Kanner et celui avec Amalia Nathanson (la mère de S. Freud), une autre femme, prénommée Rebecca, aurait eu une place dans la vie de Jakob, une femme dont on sait peu de choses (était-elle une femme de mauvaise vie ?) et dont on ne sait pas non plus précisément si elle fut ou non mariée à Jakob.

Certains auteurs soupçonnent Jakob, à ce sujet, d'une éventuelle inconduite qui fonderait en partie le désir de S. Freud de racheter l'honneur paternel par sa propre célébrité, mais on voit bien comment il s'agit là de conjectures difficiles à vérifier.

Il faut cependant ajouter que dans une lettre du 19 juillet 1883 citée par E. Jones, « Freud a dit qu'il était lui-même physiquement et même intellectuellement le sosie de son père ».

## UNE PREMIÈRE QUESTION, CELLE DU PRÉNOM DE FREUD (SIGMUND OU SIGISMUND ?)

C'est le prénom de Sigismund qui figure sur son acte de naissance ainsi que sur la plupart de ses livrets scolaires, et c'est ainsi qu'il signe ses lettres à son ami Eduard Silberstein, mais en 1879, à l'occasion de ses premières publications, S. Freud change son prénom de Sigismund en Sigmund, sans qu'il se soit véritablement exprimé sur cet acte identitaire.

Il est intéressant de mettre en perspective cette amputation du cœur du signifiant de son prénom – Sig(is)mund – avec celle opérée également par S. Freud sur le terme de « narcissisme » puisque S. Freud utilisait plus volontiers celui de « Narcisme », fruit également, d'une amputation centrale du signifiant « Narci(ssi)sme », ce parallèle linguistique pouvant peut-être nous amener à faire l'hypothèse de l'importance, pour S. Freud, de la marque par un ombilic en creux des signifiants narcissico-identitaires.

## LA PETITE ENFANCE

### **La naissance de S. Freud**

Sigismund Schlomo Freud naît le 6 mai 1856 à Freiberg en Moravie, petite ville actuellement dénommée Pribor.

Alors que la mère de S. Freud est enceinte de lui de six mois, le père de Jakob (soit le grand-père paternel de S. Freud) meurt à Tysmenitz, la vie et la mort se rejoignant ainsi souvent dans les biographies, mais ce décès a sans doute pu, ici, perturber l'atmosphère émotionnelle familiale de la fin de cette grossesse.

Le deuxième prénom de S. Freud, Schlomo, renvoie à celui du père de Jakob, Rabbi Schlomo.



Une légende veut que S. Freud soit né « coiffé » ce qui est l'apanage, dit-on, des hommes au destin exceptionnel, mais il semble plutôt que le nouveau-né S. Freud aurait seulement eu d'emblée une chevelure noire et dense qui faisait dire à sa mère qu'il était son « petit négrillon » ou son « petit Maure ».

### **Les premières années**

C'est probablement en 1857 qu'apparaît la fameuse « Nannie » de S. Freud, tchèque et catholique, qu'il évoquera dans son autoanalyse comme son « professeur de sexualité ».

Citons ici E. Jones :

Dans la maison, se trouvait aussi une nounou vieille et laide qui faisait preuve, chose normale chez toutes les nourrices, d'un mélange d'affection pour les enfants et de sévérité pour leurs fautes ; elle était capable et laborieuse. Freud fait maintes fois allusion à cette – vieille femme préhistorique – à laquelle il était très attaché.

Le renvoi ultérieur de cette domestique pour cause de vol alors que S. Freud avait deux ans et demi fait sans doute partie des racines de son sentiment de culpabilité que l'on sait assez fort et agissant chez lui tout au long de sa vie.

En effet la disparition brutale de Nannie a sans doute eu valeur de traumatisme pour S. Freud qui avait de bonnes raisons de penser que Philipp avait joué un rôle actif dans cet événement (c'est en effet lui qui avait insisté pour la faire arrêter, et elle fut condamnée à dix mois de prison).

S. Freud lui demanda ce qu'elle était devenue, celui-lui répondit qu'elle avait été « coffrée », et l'on sait que le thème du coffre a ensuite été analysé par S. Freud, quelques quarante ans plus tard, au sein d'un célèbre souvenir-écran organisé autour du fantasme d'une possible fécondation de la mère de S. Freud par Philipp qui mettait des gens dans des « coffres ».

Contrairement à ce qu'a prétendu E. Kris, la famille de S. Freud et celle de son demi-frère Emmanuel n'habitaient pas sous le même toit, mais elles étaient extrêmement proches ce qui a joué un rôle important pour S. Freud qui a ainsi partagé une grande intimité avec les enfants d'Emmanuel, sa nièce Pauline (1855-1944) et son neveu John (1856-1919) de neuf mois son aîné.

De cette relation très proche avec John, S. Freud dira :

Cette relation d'enfance a décidé de tous mes sentiments ultérieurs dans le commerce avec les personnes de mon âge. Tous mes amis sont en un certain sens des incarnations de cette première figure.

On peut penser, en effet, que cette relation avec John, qui réunissait en lui l'image idéalisée de l'union d'un ami avec un ennemi, a ouvert à S. Freud un certain accès à l'ambivalence.

Quant à sa nièce Pauline, S. Freud éprouvait sans doute un attachement amoureux à son égard dont témoigne le fameux souvenir-écran d'une scène rurale (daté de l'été 1859) qui cache un fantasme inconscient de viol accompli sur Pauline par S. Freud et par John, et ceci dans une double dimension hétéro et homosexuelle.

Tout près d'eux vivait aussi la famille Flüß qui aura plus tard, via Gisela, un rôle important pour S. Freud.

La famille Flüß était une famille amie de la famille Freud, et elle émigra également à Vienne en 1878, permettant ainsi aux deux familles de garder des liens très proches.

Mais revenons au travail de E. Jones :

Freud ne disposait que d'un petit nombre de souvenirs conscients relatifs à ses trois premières années, comme aussi à six ou sept ans ; mais dans son autoanalyse, il en retrouva certainement un grand nombre d'importants qui avaient été oubliés.

Parmi ces souvenirs tout d'abord oubliés, on peut citer quelques notions de la langue tchèque, le fait d'avoir pénétré, poussé par la curiosité sexuelle, dans la chambre à coucher de ses parents et d'en avoir été chassé par son père furieux, ainsi que le fait d'avoir sali son lit vers l'âge de deux ans et d'avoir été réprimandé par son père (sa mère étant plus indulgente) à qui il aurait alors dit : « Ne t'en fais pas, Papa, je t'achèterai un beau lit rouge tout neuf à Neutitschein » (le chef-lieu voisin).

Sa sœur Anna rapporte une anecdote similaire mais en lien, cette fois-ci, avec sa mère puisqu'ayant taché une chaise avec ses mains sales, S. Freud aurait dit à celle-ci : « Ne t'en fais pas, Maman, quand je serai grand, je serai un grand homme et je t'achèterai une autre chaise. »

Ce sont ce type d'événements qui signalent peut-être les racines infantiles de l'ambition de S. Freud.

Selon E. Jones, pour S. Freud c'est le père qui figurait véritablement le principe de réalité tandis que la mère incarnait davantage le principe de plaisir.

En réalité, d'une certaine manière, c'était le père et Nannie qui représentaient ses deux autorités interdictrices et surmoïques tandis que sa mère dont il fut toujours le petit « Sigi en or » (« Mein goldener Sigi ») représentait plutôt une instance tolérante dont il a pu dire, dans son texte intitulé « Un souvenir de Goethe » paru en 1933 dans ses « Essais de psychanalyse appliquée » :

Quand on a été sans conteste l'enfant de prédilection de sa mère, on garde pour la vie, ce sentiment conquérant, cette assurance de succès qui, en réalité, reste rarement sans l'amener.

C'est également vers l'âge de deux ans que S. Freud fit une chute de sa chaise en tentant d'attraper une friandise et qu'il se fit une plaie grave à la mâchoire inférieure qui saigna abondamment et qui nécessita un point de suture.

Certains ont voulu voir dans ce traumatisme précoce le point d'ancrage de son cancer de la mâchoire ultérieure (qui fut diagnostiqué en 1923 et dont il mourut en 1939) mais, en réalité, ce cancer et cette plaie précoce ne se trouvaient pas être situés de manière identique (le cancer fut un cancer de la mâchoire supérieure droite tandis que la plaie infantile avait concerné la mâchoire inférieure gauche).

S. Freud eut deux frères (Julius et Alexander) et cinq sœurs (Anna, Rosa, Maria dite « Mitzi », Adolphine dite « Dolfi », et Paula)<sup>1</sup>.

Son frère Julius naquit quand S. Freud n'avait pas encore un an et lorsque le cadet, Alexander, vint au monde, S. Freud avait seulement dix ans.

En dix ans, S. Freud vit donc sa mère enceinte sept fois et bien plus tard, à l'âge de seize ans, S. Freud a pu dire à son frère Alexander : « Regarde, Alexander, notre famille est comme un livre. Tu es le cadet et moi l'aîné, ainsi nous sommes les solides couvercles qui doivent soutenir et abriter les faibles sœurs nées après moi et avant toi. »

Quoi qu'il en soit, la mort de Julius a été un événement considérable pour S. Freud alors âgé de dix-huit mois.

Seul enfant de la famille jusqu'à la naissance de ce frère, l'arrivée de ce puîné n'a pu manquer d'être pour S. Freud la source d'une forte rivalité et d'une hostilité inconsciente à son égard et, de ce fait, sa mort a très probablement donné lieu chez S. Freud à une intense et précoce culpabilité dans la mesure où se produisait alors ce qui, inconsciemment, avait été souhaité par lui...

Mais surtout, on peut penser que S. Freud a eu à côtoyer une mère endeuillée et dépressive ce qui, selon des auteurs comme A. Green et J. Lanouzière, a pu avoir au moins deux conséquences : d'une part la réapparition tout au long de l'œuvre de S. Freud, tel un leitmotiv, de cet âge critique de dix-huit mois (observation du jeu du fort chez son petit-fils à cet âge, datation à cet âge également de la vision du coït parental par l'homme aux loups...) et d'autre part, la possible origine de la vocation thérapeutique de S. Freud qui, très tôt donc, aurait eu à fonctionner comme l'enfant-thérapeute de sa mère.

Reste à évoquer le probable questionnement de S. Freud du fait de la différence d'âge entre son père et sa mère.

Comme le dit E. Jones, « pourquoi était-ce Jakob et non Philipp qui couchait dans le lit d'Amalie ? »

On peut imaginer que le complexe œdipien vertical de S. Freud s'est organisé en fonction d'une double imago masculine, celle du père et celle de son demi-frère Philipp, avec un clivage entre les éléments tendres dirigés vers le père et les éléments hostiles dirigés vers Philipp (ainsi qu'envers John dans le cadre de la version horizontale de son complexe œdipien).

### **Le départ pour Vienne**

Du fait de ses difficultés professionnelles et/ou de l'antisémitisme croissant, Jakob Freud quitte Freiberg en 1859 d'abord pour Leipzig puis, quelques mois plus tard pour Vienne, tandis qu'Emmanuel et Philipp émigrent en Angleterre, à Manchester.

Amalia, enceinte de Rosa, le rejoint à l'été avec Sigmund et probablement Anna, en passant par Leipzig.

Deux événements (reconstruits après-coup ?) marquent S. Freud à l'occasion de ce voyage : des flammes aperçues en gare de Breslau à l'occasion d'un changement de train qui « pour la première fois le firent penser aux âmes brûlant en enfer » (lettre à Fliess du 3 décembre 1897), et la perception de la nudité de sa mère au cours du voyage entre Leipzig et Vienne (fait également rapporté dans sa correspondance avec Fliess, et ceci curieusement en latin : « Ma libido s'était éveillée et tournée vers *matrem*, cela à l'occasion d'un voyage de Leipzig à Vienne que je fis avec elle et au cours duquel je pus sans doute, ayant dormi dans sa chambre, la voir *nudam*. »)

La famille s'installe tout d'abord dans le quartier juif de Vienne, Leopoldstadt, avant de déménager à plusieurs reprises lors des naissances de Rosa et de Mitzi, pour ne se fixer définitivement qu'en 1875 alors que S. Freud est déjà à l'université.

De ces premières années d'enfance, dans la petite ville de Freiberg entourée par la forêt, et au sein d'une famille à la structure complexe mais intéressante, S. Freud garda le souvenir d'une période heureuse, comme il le laissa entendre, soixante-dix ans plus tard, dans une lettre au bourgmestre de Pribor, à l'occasion de l'inauguration d'une plaque commémorative sur sa maison natale.

## L'ENFANCE

« Cette période de la vie de Freud nous est moins bien connue que celle de sa petite enfance » (E. Jones) et c'est là le fil qui nous guide au long de ces quelques pages.

E. Jones nous prévient en quelque sorte : « Nous ne connaissons que cinq incidents survenus entre sa quatrième et sa huitième années » :

- l'épisode de la chaise salie rapporté plus haut, et encore s'agit-il d'une anecdote rapportée par sa mère qui pourrait être une déformation de l'épisode du lit rouge avec le père également évoqué ci-dessus ;
- l'autorisation faite par le père à Anna et à Sigmund de détacher les illustrations d'un livre qu'il leur avait offert (« Description d'un voyage en Perse ») comme témoignage d'un système éducatif quelque peu étrange ;
- la démonstration faite par la mère de S. Freud, alors âgé de six ans, que l'homme n'est que poussière et qu'il redeviendra poussière (Amalia s'était frotté les mains l'une contre l'autre pour faire advenir de petits fragments noirs qu'elle avait dit être de la terre) ;
- le souvenir de S. Freud d'avoir uriné volontairement, vers l'âge de sept ou huit ans, dans la chambre à coucher de ses parents et de la colère de son père qui aurait dit : « On ne fera jamais rien de ce garçon-là ! », phrase probablement stimulante pour l'ambition de l'enfant ;

– le souvenir d'un rêve d'angoisse, enfin, fait vers l'âge de six ou sept ans et que S. Freud relia, beaucoup plus tard à un désir incestueux refoulé.

Ceci étant, certaines remarques peuvent tout de même être faites à propos de cette période de la vie de S. Freud.

### **Un enfant surdoué ?**

Ses toutes premières leçons, S. Freud les reçut de sa mère, puis son père devint son professeur jusqu'à ce que, d'après le souvenir de sa sœur Anna, il fût envoyé dans une école privée (demeurée inconnue) puis au lycée municipal (Gymnasium) à l'âge de neuf ans et demi où il fut accepté avec un an d'avance et après un examen de passage.

Il y fit de brillantes études, se maintenant en tête de classe pendant la plupart des années qu'il y passa.

Selon E. Jones :

Il ne se contentait pas de lire les ouvrages de son programme – loin de là – mais prétendait n'avoir jamais lu de roman avant sa quatorzième année. En affirmant cela, il ne pensait sans doute qu'aux romans modernes, car il avait déjà lu les classiques allemands.

Anna encore, se plaindra du statut de son frère aîné qui était considéré comme l'enfant préféré et surdoué, et qui était le seul à disposer d'une pièce de travail qui lui était réservée alors que les autres enfants partageaient des locaux exigus.

S. Freud redoutait d'être dérangé par le bruit et personne n'était autorisé à jouer du piano, ni sa mère (pourtant très musicienne) ni ses sœurs, contrairement aux autres jeunes filles de la bonne société viennoise de l'époque.

### **La place de l'éducation religieuse**

S. Freud fut circoncis une semaine après sa naissance<sup>2</sup>, mais il n'eut en fait que peu d'intimité avec la religion juive.

Sans être pratiquant, son appartenance à la judéité avait cependant pour lui une grande importance, et la plupart de ses amis furent juifs.

Il avait lu et relu la Bible bilingue hébreu-allemand de Ludwig Philippson (auteur dont le patronyme renvoyait sans doute S. Freud à la question de sa filiation fantasmatique avec Philipp), mais on ignore s'il a fait ou non sa bar-mitsvah.

Certains rites religieux étaient respectés dans la famille de S. Freud, mais celui-ci les considérait avec une certaine distance et une certaine ironie, se définissant lui-même comme un « juif athée ».

A. de Mijolla rappelle l'histoire de la promenade faite avec son père aux environs de Vienne, en 1866 ou 1868 (S. Freud a alors dix ou douze ans) pendant laquelle il apprend avec indignation de la bouche de Jakob, l'insulte subie avec résignation par celui-ci dans sa jeunesse à Freiberg, quand un chrétien avait jeté son bonnet dans la boue en lui criant : « Juif, descends du trottoir » et que son père lui avait obéi.

A. de Mijolla fait un lien entre cet événement et le fait que, par réaction peut-être, S. Freud avait ensuite idéalisé Hannibal en tant qu'héros sémite.

### **Les mésaventures de l'oncle Josef (1865)**

Le 20 juin 1865, alors que S. Freud vient d'avoir neuf ans, son oncle Josef est arrêté et emprisonné à Vienne pour un trafic de faux roubles russes, avant d'être condamné à dix ans de travaux forcés.

Ce scandale touche Jakob Freud au plus profond de lui-même, et la légende veut qu'à cette occasion, ses cheveux auraient blanchi en quelques semaines.

Il s'agissait d'un trafic international de fausse monnaie organisé par un réseau de juifs polonais

dont le centre se trouvait à Manchester, d'où les soupçons qui ont pu peser alors sur Emmanuel et Philipp ainsi que sur Jakob lui-même, mais aucun d'eux trois ne fut finalement incriminé.

Il est difficile de savoir quelle fut l'attitude des condisciples de S. Freud face à ce drame familial éprouvant, mais il ne semble pas que la scolarité de S. Freud en ait été affectée.

À cette époque, la mère de S. Freud est enceinte pour la dernière fois et son père, Jacob Nathanson (qui portait donc le même prénom que son époux), meurt le 3 octobre 1865, quelques mois avant la naissance d'Alexander, en avril 1866.

S. Freud fait alors un rêve d'angoisse et choisit lui-même le prénom d'Alexander pour son jeune frère, peut-être en hommage à un autre conquérant, Alexandre le Grand, que S. Freud a admiré toute sa vie durant.

E. Jones souligne l'importance du signifiant Josef pour S. Freud : c'est le prénom de cet oncle problématique (seul oncle dont S. Freud mentionne le nom), mais c'est aussi le nom de la rue dans laquelle se passera sa vie d'étudiant (la Kaiser Josefstrasse), c'est le prénom de son ami Josef Paneth à l'Institut de Physiologie, c'est aussi le prénom de Josef Breuer dont on sait la place dans l'œuvre de S. Freud, c'est aussi celui de Josef Popper-Lynkeus qui fut sur le point de le devancer dans sa théorie de l'inconscient, et c'est surtout celui du Joseph de l'Ancien testament, véritable pionnier de l'interprétation des songes.

## ALORS, QUID DE LA PÉRIODE DE LATENCE, SOIT DE L'ENFANCE PROPREMENT DITE ?

Au terme de ces quelques pages, il est clair que nous en savons moins sur la latence de S. Freud que sur sa petite enfance.

Y a-t-il un lien entre cette constatation et la structure même de la période de latence ?

Rappelons-nous en effet que la latence n'est pas un stade comme les autres, qu'elle n'est pas une étape obligée d'un programme de développement pulsionnel strictement endogène, mais bien plutôt le résultat d'un authentique processus de coconstruction entre l'enfant et ses parents, lesquels induiraient chez l'enfant des processus de refoulement, à la fois effectifs et quelque peu fictifs.

L'œdipe de leur enfant réveille, en effet, chez eux, de fortes motions pulsionnelles et réciproquement dit, un peu à la manière où, dans le cadre de la cure, il est impossible de dire si c'est le transfert qui induit le contre-transfert ou vice-versa (M. Neyraud).

Il est donc tout à fait économique (au sens métapsychologique du terme) pour les parents d'inciter l'enfant à refouler ses motions œdipiennes, et de croire qu'il y parvient tout à fait, de même qu'il est tout à fait économique pour l'enfant de procéder à ses propres refoulements, et de se faire croire qu'il en va bien ainsi.

Effectivité et fiction se trouvent ainsi intimement mêlées.

Tout le monde a peut-être à y gagner ?

Pour le propos qui nous occupe ici, à savoir l'enfance de S. Freud, l'hypothèse que nous défendons c'est que la latence a produit ses effets, bien entendu, sur S. Freud, en temps direct comme dans l'après-coup, mais aussi sur ses biographes, l'un comme les autres s'avérant de ce fait beaucoup plus disert sur la petite enfance et sur l'adolescence que sur cette période intermédiaire.

*Pour consulter les références bibliographiques de l'auteur se reporter en fin d'ouvrage.*

## NOTES

1. Julius (1857-1858), Anna (1858-1955), Rosa 1860-1942, Maria (1861-1942), Adolfine (1862-1943), Paula (1864-1942) et Alexander (1866-1943).
2. Les détails de cette cérémonie d'entrée dans l'Alliance juive ont été consignés par le père de S. Freud lui-même sur la Bible familiale qu'il offrira en cadeau à son fils à l'occasion de son trente-cinquième anniversaire